

11. Mise à feu du deuxième étage

En rentrant ce soir-là, les Bidonnais qui avaient assisté à la soirée eurent une sacrée surprise. Alors qu'au-dehors le vent commençait à secouer furieusement tout ce qui pouvait bouger, ils furent accueillis chez eux par de lugubres ululements émanant de leurs chiottes, entrecoupés d'aspirations sanglotantes, comme si les conduits reprenaient leur souffle pour relancer derechef leur plainte putride.

D'aucuns, trop bourrés pour s'apercevoir de quoi que ce fût, furent même quasiment aspirés par leur cuvette, alors qu'ils y étaient installés pour leur confier les débordements de la soirée, avant d'en être violemment expulsés comme par un pet gigantesque.

Une vieille institutrice obstinée qui ne voulait pas admettre que des cabinets pussent avoir une vie cachée et qui s'y était installée en ne voulant rien entendre des plaintes et des gémissements qui montaient entre ses cuisses, bondit comme un ressort au plafond où elle s'assomma à demi, après qu'une longue et frêle racine noire fut remontée d'entre les morts et lui eut chuchoté je ne sais quoi d'obscène dans la fente culière.

Il fallut les efforts conjugués de tout un quartier pour extraire de sa cuvette un avaricieux qui avait suivi jusque-là son billet de cent dollars australiens, entraîné par une aspiration démoniaque, et qui s'y trouvait coincé jusqu'à l'épaule, plus qu'à demi-asphyxié par les fermentations d'outre-tombe.

Une épouse terrifiée secoua son mari d'un sommeil profond, le suppliant d'aller voir aux toilettes si un éléphant ne s'y était pas enfermé. Le mari, sceptique endurci qui ne croyait à rien si ce n'est aux fantômes, chopa une crise cardiaque en ouvrant la porte des cagoinsses, devant le couvercle qui claquait du bec avec impolitesse, comme une marionnette habitée par quelque poltergeist.

Des centaines de sirènes fétides s'étaient mises à réveiller Bidon comme pour mettre en garde contre un danger imminent.

Les mugissements du vent, les chocs sourds d'objets qui volaient déjà de rue en rue, les hurlements des femmes, la pluie qui cinglait sur les vitres et les toits de tôle ajoutaient à cette atmosphère d'attaque aérienne. Avec ce premier cyclone depuis presque huit ans, les Bidonnais découvraient les bienfaits du confort moderne et du tout-à-l'égout.

Le lendemain, avant que le déchaînement des éléments ne rendît la chose impossible et que les lignes téléphoniques ne fussent totalement coupées, Gavalardo nous convoqua, Draguélev, Leroidec, Filoutti et moi pour tenir un conseil de guerre.

Nous nous retrouvâmes donc à son bureau, dans l'immeuble de la BIDE et Leroidec se fit porter pâle comme vous pouvez vous en douter.

Cette atmosphère de fin du monde lui montait à la tête. Après le succès des élections qu'il attribuait à son seul mérite, Gavalardo se voyait déjà maire de Bidon et le roi de Zanzibar n'était pas son cousin.

Le bétonneur de métropole qui m'avait prétendument délégué sur place avait un rival ! Bientôt, la planète allait devenir trop petite pour eux deux, ça serait la guerre sans quartier !

La pluie n'avait pas cessé mais elle n'avait pas encore l'intensité des pluies tropicales de ces régions du monde. Cela me rassura et je suggérai à Gavalardo de faire sauter le barrage pendant qu'il en était encore temps.

Quand il entendit ça, je crus que Zébulon avait brutalement investi la pièce et qu'il allait me réduire en charpie. Si je n'avais pas gardé mon sang-froid et un club de golf à la main avec lequel je le maintins à bonne distance, j'aurais connu ce que Riton avait enduré le jour où il le passa à tabac.

Il se contenta de me traiter de nul, de petit-bras, de timoré, de métropolitain, d'australien et j'en passe. Bref, il était à cent lieues de partager mon opinion.

Pour lui, c'était une vraie bénédiction qui s'était abattue sur Bidon avec le cyclone Zébulon. Non seulement le barrage allait se remplir, non seulement il allait tenir, non seulement il allait frapper d'étonnement les pays riches du monde entier qui ne manqueraient pas de venir s'épancher de leur surplus de compassion, mais encore c'est une vraie manne qui allait s'abattre sur nous, avec lui, élu maire de Bidon, pour la gérer en bon père de famille et tout ce que la BIDE allait avoir à reconstruire.

– Mon pauvre Murmure, vous ne valez rien en affaires ! Je ne sais ce qui me retient de vous relever de vos fonctions. Vous aurez du mal à remonter dans mon estime !

Voilà à quoi on reconnaît les grands hommes : ils ne savent pas ce qui les retient.

Quant à moi, je savais que rien ne me retenait de lui donner ma démission, ce que je fis le plus vite possible.

– Mais mon cher Murmure, sachez que cela ne vous décharge pas de vos responsabilités si jamais une catastrophe survenait. Je ne suis pas allé vous chercher. J'ai quelque part un papier signé de vous sur lequel vous prétendez être un expert en barrage. C'est vous qu'on traînera en justice, pas moi ! Si vous avez saboté le travail, je ne vous lâcherai pas, soyez-en sûr ! Et ce n'est pas votre protecteur de Métropole, aussi puissant soit-il, qui m'en empêchera !

Sur ce, je lui affirmai que j'étais disposé à endosser mes responsabilités et même de les clamer en place publique pour avertir la population du danger qui la menaçait.

Pure forfanterie ! Vous me voyez essayant d'ameuter la foule, déjà paniquée, avec un porte-voix ! Mais au point où nous en étions, je pouvais me payer le luxe de faire le bravache.

Il était sur le point de me jouer la charge des tricératops pour m'écrabouiller, quand il suspendit son élan. Un long et sourd craquement traversait l'immeuble des fondations à la toiture. Leroidec venait à la rescousse, à son corps défendant.

– On dirait que je ne suis pas le seul à vous flanquer ma dem !

Croyez-moi ou pas, je n'eus pas besoin de monter sur la montagne, pour faire mon sermon aux Bidonnais. Du reste, ils ne m'auraient pas écouté. Je découvris à ce moment, que Bidon était la ville des secrets de Polichinelle.

Le seul qui fut surpris de voir la tour de la BIDE tenir si longtemps avant de se lézarder, ce fut bien sûr Leroidec. Il était le seul à ne nourrir aucun espoir à ce propos.

De même que j'étais le seul à espérer encore que mon barrage tiendrait le coup. Excepté Gavalardo, envapé dans ses délires mégalomanes, pour qui cela ne faisait aucun doute.

Mais pour les Bidonnais, cette bombe à retardement qu'ils avaient, jusque-là, prise à la légère, devenait d'une brûlante actualité. Ils n'avaient jamais réfléchi aux conséquences des lubies de Gavalardo autrement qu'en termes de retombées économiques. Cela galvanisait le commerce, ils se contentaient de travailler et d'empocher la monnaie. Il en allait de même des sous-sols de Bidon et des égouts de Pourrichier.

Que des craintes sur des sujets aussi tabous pussent se répandre sans qu'un mot ne franchisse les lèvres, sans même qu'ils fussent formulés dans les esprits, cela tenait pour moi du mystère ou de l'épizootie. Cela végétait dans l'air, sûrement, ou dans les matières fécales plus probablement. C'était enfoui dans la caboche de chacun et cela se transmettait par le sperme ou le lait en poudre des biberons. Ça s'apprenait en filigrane de la langue maternelle. C'était écrit à l'encre sympathique dans les coulisses de la conscience. En tout cas cela se répandait comme une traînée. Une traînée de poudre, évidemment.

Au premier craquement de son immeuble, Gavalardo avait fui courageusement, les bras chargés des choses les plus précieuses

qu'il pensait devoir sauver du désastre, je veux parler de ses clubs de golf. Filoutti lui avait emboîté le pas en rasant les murs.

J'étais resté dans le bureau avec un Draguélev sombre et préoccupé. Entre nous, je ne voyais pas alors ce qui pouvait le soucier plus que son cancer de la gorge.

Pendant dix minutes nous entendîmes les deux fuyards se battre dans l'ascenseur, les cannes de golf de Gavalardo se coinçant probablement dans la porte et Filoutti faisant ce qu'il pouvait pour y prendre place en s'insinuant entre ses jambes. Les glapissements qu'il poussait, le malheureux ! À croire que Gavalardo le mordait pour le faire sortir et prendre ses aises avec son fourbi !

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire avec la Métropole ! me demanda Draguélev.
- Un gros mensonge dans lequel ils m'ont embarqué ! Cela leur faisait tellement plaisir, que je n'ai pas pu résister ! Je ne sais pas jusqu'à quel point ils sont dupes !
- Peu importe l'énormité du mensonge, ce qui compte pour eux c'est de paraître crédible. Maintenant tu fais partie de la famille !

Nous restâmes silencieux, le temps que je digère ça.

- Je me fais du souci pour le petit – lâcha-t-il enfin – il faut que j'aille voir ce qu'il devient !

Je restais donc seul dans le bureau qui avait fini de gémir, debout devant la baie vitrée fendue d'où je voyais le port tourmenté par le cyclone Zébulon.

On n'a jamais vraiment conscience de la brutalité du monde et j'en sais quelque chose. J'ai fait de la plongée dans les lagons. L'homme qui m'enseignait cette discipline était un ancien nageur de combat. C'est vous dire s'il en connaissait un rayon sur la narcose de l'azote !

Quand les néophytes que nous étions s'étaient bien rempli les yeux de la nacre océane, il mettait un point d'honneur à nous arracher le masque de la figure.

Putain, la méchante tasse ! Les tritons et les naïades que nous pensions être, redevenaient la portée de chiots suffocants qui remontaient en panique vers la surface. La matière, perdant toute civilité, nous faisait redécouvrir les lois atroces de la physique, broyant en un éclair l'illusion entretenue par la mince paroi de verre.

C'était cela la réalité et non pas la belle image perçue par nos yeux qui nous remplissait de je ne sais quelle nostalgie de langueur amniotique.

N'en déplaise aux chicaniers qui coupent toujours les cheveux en quatre, vous regardent avec commisération en laissant tomber avec un peu de mépris : la réalité ? Mais quelle réalité ? Comme s'il y en avait plusieurs ! La réalité, c'est quand on boit la tasse, pardi !

De même, y a-t-il quelque raison à se prélasser langoureusement dans un avion qui n'est rien d'autre qu'une bombe aérosol projetée dans l'espace ?

Alors qu'à la première faiblesse des structures vous pouvez vous retrouver dehors, comme un con, par moins soixante-dix degrés Celsius. Je vous jure qu'à cette température vous supportez votre gilet de sauvetage ! Les poumons pétrifiés comme une géode, l'intérieur hérissé de cristaux de glace, vous fendez l'air glacé à neuf-cents kilomètre à l'heure, vers la roche hostile à onze kilomètres en contrebas. Remarquez, cela vous laisse le temps de vous redonner un coup de peigne !

C'est par pure paresse intellectuelle que l'on n'a pas peur des voyages aériens !

Dites-voir, vous avez confiance lorsqu'on vous assure que le molosse moussant de bave, enrôlé de rage, tirant comme un furieux sur sa laisse et claquant des crocs à un doigt de vos testicules, veut simplement vous dire bonjour ?

Pour avoir confiance, il faut être inconscient ! Mais alors, direz-vous, comment vivre s'il faut se méfier même de la ruade du paisible baudet ?

Faut-il s'enfermer dans sa chambre avec des vivres pour soixante ans afin ne pas avoir à confier ses économies à son banquier ?

Faut-il ne pas s'abandonner à l'illusion qu'il n'a rien du fieffé coquin qu'il est en fin de compte même si, jusqu'à présent, il a su n'en rien laisser paraître ?

Vivre sans illusion, ce serait être un légume, un objet ballotté par les vicissitudes, sans prise aucune sur le monde. Ce serait marcher sur le bord de la route en se gelant les miches dans la bise glaciale pendant que d'autres vous dépassent, affalés sur les coussins moelleux des limousines, ces salauds !

Dès lors qu'on admet qu'un bout de papier vaut dix livres de pain on entre en pleine illusion... et on peut commencer à vivre !

Je connais bien des mathématiciens qui tiennent pour acquis qu'un triangle rectangle est un être suprêmement doué pour la trigonométrie et qu'en conséquence, une équerre en acier chirurgical enfoncée dans leur épigastre sur toute la longueur de l'hypoténuse ne saurait leur vouloir du mal.

C'est par la réflexion qu'on atteint à l'équilibre entre le poids de l'avion et la pression sur l'intrados, entre la résistance du hublot et la pression de la cabine, entre la traction du molosse et la résistance de la laisse.

C'est qu'il en faut de la réflexion pour transformer un kriss malais en triangle rectangle, pour transformer la peur du gendarme en droit commercial ! C'est cet équilibre qui nous donne l'illusion de l'éternité.

C'est cela la vie : un hublot de verre trempé, un chien avec une laisse trop courte, un banquier avec pignon sur rue, une équerre inoffensive. Rien que des illusions !

La guerre est à une heure d'avion de chez vous ? Et alors ! Le vide est à un centimètre derrière le hublot et cela ne m'empêche pas de reluquer le cul de l'hôtesse ! Nécessité de l'ignorance ! Illusion de la sécurité ! Fragilité de l'illusion !

Tout est factice et heureusement, sinon, comment pourrions-nous vivre ? Bidon était factice et je m'en félicite, sinon qu'y aurait-il eu d'autre que des sauvages se chamaillant sur les Mamelles !

La prospérité des Bidonnais reposait sur l'ignorance du lac de merde qui s'étendait sous leurs pieds mais cette ignorance était indispensable à leur survie, puisqu'ils l'entretenaient soigneusement.

Enfin, j'abrège, vous pardonnerez l'amertume de ces réflexions qui me venaient de la solitude dans ce cataclysme crépusculaire. Le port s'étendait donc devant moi, derrière la vitre qui commençait à se fendre.

Sur ma gauche, la jetée où j'étais allé me baguenauder un des premiers soirs après mon arrivée à Bidon, en attendant que Draguélev ait fini de tringler sa bergère.

Comme il avait bien fait d'en profiter ! En tous cas, ce n'était pas un jour pour aller admirer le phare, vous n'auriez pas fait cinq mètres sans être emporté par les lames monstrueuses qui déferlaient avec une lenteur pachydermique.

Sur ma droite, la marina où j'avais découvert Gavalardo en short, en train de semer la panique parmi son équipe de brassés. Elle était terminée depuis peu et maintenant on y voyait de jolis cubes qu'on louait aux touristes australiens.

Derrière les fenêtres, ceux-ci ouvraient des yeux de veaux, bien à l'abri croyaient-ils. Combien de temps allait-elle résister aux collines d'eau qui glissaient sous elle comme pour la soulever d'un coup d'épaule ?

Au milieu, le port où le sabot rouillé tirait sur son ancre, montant et plongeant, roulant sur ses bords, dévoilant à qui voulait les voir ses dessous lamentables comme une grosse mémère s'écroulant sur le trottoir, les jupons sur la tête.

Radio-Bidon avait fonctionné sans tambour ni trompette, sans émetteur et sans annonceur, sans bouche-à-oreille et sans tête-à-tête.

Et pourtant tout Bidon convergeait vers le port, tirant sa charrette à bras chargée d'un bric-à-brac d'exode. Vous auriez vu le bordel qui se développa d'un seul coup dans les rues alentour !

Et tous ces gens se dirigeaient vers ce point comme si un transatlantique les y attendait alors qu'en réalité il n'y mouillait que le vieux sabot rouillé qui avait déchargé de la ferraille à béton et des palettes de dvd pour s'abrutir en famille.

Entre nous, pour qu'ils se sentissent plus en sécurité sur mer que sur terre, surtout avec Zébulon qui prenait du poil de la bête, il fallait qu'ils eussent une piètre idée de leur île, les Bidonnais !

Et pour des gens d'habitude si nonchalants, je trouvais cette panique bien prématurée, comme s'ils avaient su, de source sûre, que le barrage était rempli et qu'il allait craquer.

Le navire n'aurait jamais dû rester dans ces eaux. La côte n'y était pas assez accore pour danser comme un bouchon sans aller se fracasser au fond.

Mais le capitaine en était tellement amer et désillusionné, qu'il devait cuver une cuite gigantesque dans quelque chambre d'hôtel, trop déprimé à l'idée de rejoindre sa cabine moisie pleine de cafards et d'écailles de peinture, pour sortir le nez des draps et se demander ce que diable signifiait ce brouhaha.

De toute façon, l'eût-il fait qu'il n'aurait rien pu contre la marée humaine qui partit à l'abordage de son navire comme une chieée de lemmings.

La mer était déjà devenue passablement monstrueuse et roulait des mécaniques. D'énormes vagues d'un sinistre gris d'ardoise venaient buter contre le quai qu'elles aspergeaient jusqu'aux murs des hangars.

Grimper dans une embarcation dans ces conditions relevait déjà du défi. Mais y grimper avec les matelas, la machine à coudre, l'électroménager, la planche à voile, les meubles du salon et caser en plus les moutards dans les interstices, il fallait être un vrai trompe-la-mort pour le tenter, avec ces putains de barcasses qui n'arrêtaient pas de se trémousser !

Croyez-vous que cela suffisait pour les décourager, ces valeureux Bidonnais ? Pas du tout ! Ils se battaient même pour monter les premiers dans les embarcations qui s'agitaient au bout de leur longe comme des vaches dans une étable en flammes.

Les plus jeunes, plus hardis et moins chargés, sautaient lestement à bord et, calés sur leurs jambes dans un prodige d'équilibriste, tendaient les bras aux lourdauds.

On se lançait des paquets, on s'envoyait les enfants hurlant de terreur. Parfois on les rattrapait. Parfois pas.

Des empotés, encombrés de leurs biens, lançaient un pied hésitant vers le plat-bord qui se déroba soudain. Ils plongeaient à la baille, coulaient et remontaient en suffoquant pour se faire écraser entre la coque et le quai.

On se battait pour embarquer, on se battait quand on l'était afin de conserver autour de soi un peu de place pour le piano ou la grand-mère.

La foule arrivait toujours plus compacte, se mettait en fureur contre ceux de devant qui n'avançaient pas ou traînaient, ou bâillaient en chemin ou attendaient on ne savait quoi pour sauter dans les barques.

Derrière on gesticulait et on poussait. Devant on résistait et on finissait par glisser à la mer par paquets embrassés.

Tous ces pauvres bougres à la baille qui se montaient les uns sur les autres pour échapper à la noyade finirent par former un ponton mouvant et suffoquant sur lequel les suivants prenaient appui pour se hisser à bord.

Des barques surchargées de l'arrière, l'étrave levée contre la lame venaient donner du cul contre le quai en écrasant têtes et membres.

D'autres, prises en travers des vagues, se retournaient, se faisaient rejeter sur le quai avec leurs occupants prisonniers sous la coque, se faisaient de nouveau aspirer par la mer en raclant le béton, laissant une traînée sanglante de mains, de pieds, de troncs que le flot, inlassablement, dispersait.

Des embarcations enfin remplies s'éloignaient en roulant, pleines de gaziers soudain calmés, immobiles, honteux, serrant contre eux leur chaîne laser, leur télé, leur vidéothèque, leur salon de rotin, leur wishbone, leurs Ray-bans, leur synthétiseur, leur police d'assurance sur la vie, qu'ils n'auraient pas échangée contre une brassière de sauvetage.

Dans l'une d'elles une bagarre éclata. Sans doute un orteil écrasé ou un coude dans une côte. Une offense que l'honneur et la rage commandaient qu'on lavât sur-le-champ. Le pugilat fut vite général et la barque sans timonier dériva vers la marina contre laquelle elle buta tout d'abord.

Et puis la mer s'y prit autrement. Le creux d'une forte houle aspira la carcasse sous le plancher de béton où elle disparut. Une autre montagne d'eau arriva pour fermer toute retraite. La barque et ses occupants furent soulevés, écrasés comme des noix. La marina les mâchouilla en bavant de l'écume et recracha bientôt des bûchettes pour le barbecue et des noyés qui faisaient la planche. Dans leurs cabanes à lapins, les touristes australiens ouvraient toujours des yeux de veaux.

Dans l'immeuble de la BIDE, les mains dans les poches derrière la baie qui m'abritait de la pluie, je n'entendais que le hurlement du vent et le crépitement des gouttes.

Je songeais à Draguélev, fidèle bras droit de Gavalardo qui lui laissait tous les emmerdements, et au souci qu'il se faisait toujours pour Riton.

Riton ! Je ne l'avais pas revu depuis la soirée des élections. Dans quel trou à rat s'en était-il allé cacher sa honte et son chagrin ? Lui qui avait dû rêver d'une vie calme et rangée entre son père et sa fiancée enfin réconciliés, il avait tout perdu en une soirée au casino, alors qu'il ne jouait jamais.

Le seul jeu de hasard auquel il devait penser à présent, ce devait être la roulette russe. Je comprenais le souci de Draguélev.

Mais que de sombres pensées alors qu'un nouvel événement se déroulait dans le port !

Les embarcations chargées de hardis navigateurs rejoignaient par dizaines le rafiôt misérable qui tirait sur ses ancres. Elles s'agglutinaient autour de lui, aspirées par les tourbillons que creusait la coque, s'entrechoquaient, raclaient la paroi de métal.

Les malchanceux attirés vers la poupe étaient écrasés par les coups de cul magistral du navire.

Sur la bordée, les matelots de l'équipage leur lançaient des cordages. En bas, on sauvait d'abord l'électroménager qui ne savait pas nager, en haut on embarquait à grandes brassées ce qui valait de l'être en se foutant pas mal des rescapés.

Puis des malins plus agiles voulurent monter aux cordages. En arrivant à la lisse, ils recevaient sur la tête des coups d'espars qui les congédiaient in-extremis.

Mais les marins n'ont jamais su se débarrasser des rats, c'est bien connu, et c'est par centaines qu'ils passaient à l'abordage. Ils montaient par les ancres, s'infiltraient par les hublots fracassés. Un homme était-il rejeté à la mer, il en montait dix par le même cordage. Un cordage était-il coupé, il était transformé en grappin. Plus que la panique de la fuite, c'était leur télé subtilisée qui leur donnait de la rage.

Enfin, les émigrants furent maîtres du bâtiment et l'équipage lynché, énucléé, écouillé, écorché fut jeté à la mer. Le capitaine cuvait sa cuite dans sa chambre d'hôtel et rêvait de Chamonix. Les Australiens dans leurs clapiers ouvraient des yeux de veaux.

Il était temps de prendre quelque hauteur par rapport aux événements parce que d'ici peu, l'air de Bidon ne me vaudrait rien de bon. Il fallait que je reprisse la route pour regagner les Mamelles, tant qu'il en restait une, car il se mettait à pleuvoir des cordes.

Je sautai donc dans ma Jeep et parcourus les rues de Bidon qui commençaient à accuser les coups donnés par Zébulon.

Ce qu'il y a de bien avec une Jeep, c'est qu'on n'est pas obligé de descendre de voiture pour dégager les troncs d'arbres abattus : on passe dessus.

On fait de même avec les sommiers crevés, les meubles fracassés, les caisses éventrées, les chaises écartelées, les canapés défoncés, les portes éclatées, les vitrines pulvérisées et tout ce foutu bordel qui circulait ou flottait maintenant librement dans les rues de Bidon, en lieu et place du flot de bagnoles habituel.

Il fallait voir les embouteillages qui se faisaient aux carrefours ! Car, évidemment, un cyclone se fout de la priorité à droite. Mais j'avais circulé dans les rues de Calcutta et, à tout prendre, c'était moins inattendu. Il suffisait de ne pas aller à contre sens et de prendre garde aux objets qui traversaient sans regarder.

Apparemment, tout le monde avait filé sur le port pour embarquer : il n'y avait plus âme-qui-vive.

Le Tricot-Rayé avait pris un sacré coup de vieux. Les tabourets du bar vivaient leur vie Dieu sait où, de même que les piliers de comptoir habituels, et les objets les plus hétéroclites les avaient remplacés, amenés et maintenus là par le vent.

Les guéridons de faux marbre roulaient dans la salle comme s'ils avaient bu un coup de trop, butaient, hoquetaient sur les débris de vitrine jusqu'à ce que leur ronde d'éthylique les menât aux portes grandes ouvertes où Zébulon les chopait d'un coup, comme une bourgeoise qui ramène son mecton à la maison à grands coups de lattes dans les miches.

À moins qu'ils ne s'éloignassent bras dessus bras dessous comme des marins en bordée qui vont de bar en bar en se foutant de la pluie. À nous la belle vie ! Vous conviendrez qu'ils avaient été à bonne école, avec toutes les éponges à pastis qu'ils avaient vu défiler. Alors, pour une fois que l'occasion se présentait, ils n'allaient pas la laisser filer.

Effectivement ils connaissaient le chemin, je n'avais qu'à les suivre pour arriver tout droit au casino où tout ce qui roulait, glissait, raclait, voletait semblait s'être donné rendez-vous. C'est en Jeep que je pénétrai dans la salle de jeu.

On peut dire qu'elle avait connu des jours meilleurs. Vous auriez vu la gueule de la roulette ! Elle qui n'avait fréquenté que des messieurs-dames en habit, voilà que les vieux cartons, les planches cloutées, les tôles ondulées avaient remplacé le beau linge et les nœuds pap. On laissait vraiment entrer n'importe qui !

Ce n'était plus la roue incorruptible, inexorable et irréversible du destin, c'était une misérable girouette hésitante et irrésolue qui roulait un œil rond et affolé, tournottait, s'arrêtait, revenait, repartait. Bref, tous les symptômes d'une roulette qui a perdu la boule.

Pendant que Zébulon mettait tout à sac avec ses petits copains des rues, je partis en reconnaissance dans les couloirs, vers le bureau de Pourrichier et la piaule de Riton, suivi de près par un guéridon qui m'avait pris en amitié ou qui voulait s'assurer que je n'allais pas emporter l'argenterie. Putain ce qu'il était collant, ce guéridon !

De toute façon il n'y avait plus rien à emporter, Pourrichier avait dû faire le ménage avant de s'évaporer je ne sais où. Mais de Riton, aucune trace. Apparemment j'étais seul à Bidon avec une armée de septembriseurs qui n'avaient de cesse qu'ils ne m'eussent scalpé, amputé, perforé, écrasé et fait des bleus sur les tibias.

Il ne fallait plus traîner. Je quittai donc Bidon et attaquaï la piste qui menait aux Mamelles. Celle-ci était encore praticable et c'était bien un coup de veine : en effet, le vent qui venait du sud avait couché les arbres le long de la route.

Une Jeep, cela peut enjamber, mais vous aurez beau lui promettre une vidange-graissage et le plein de fioul, vous n'arriverez jamais à lui faire sauter la barrière des tribunes.

Mes ridicules balais d'essuie-glace ne me servaient à rien contre les seaux d'eau que Zébulon me jetait. Qui plus est, ce taquin venait plaquer des lambeaux de palme sur le pare-brise, uniquement pour m'emmerder et me faire buter contre un arbre.

Je finis par m'arrêter pour retirer la capote et rabattre le pare-brise. Ce n'était que la fin de la matinée et pourtant c'était déjà la nuit, avec ces nuages d'un noir d'encre de Chine populaire qui filaient en rase-mottes comme des forteresses volantes. Je repris la route à tâtons, brassant généreusement la bouillasse de mes pneus à crampons.

J'avais parcouru une demi-douzaine de kilomètres, quand soudain je vis foncer sur moi un camion qui roulait à tombeau ouvert. Serait-ce Riton ? Ce pouvait être lui car il conduisait comme un pied.

Quand il me vit dans ses phares, le chauffeur fit une telle embardée qu'il glissa en travers, les deux roues arrière dans le fossé plein de flotte. Ce n'était pas Riton, c'était Leroidec. Couvert de boue.

Evidemment, ce con commença par m'engueuler. Puis il se mit en devoir de remettre son engin sur la piste. Il ne fallait pas être malin pour voir qu'il s'y prenait comme un manche. Il n'avait même pas enclenché le pont avant, cet âne ! Il avait un quatre- quatre et il s'entêtait à patiner des roues arrière.

Bonne poire, je lui proposai de l'aider à se désembourber. Il trouva plus judicieux que je me misse au volant et que lui me guidât, il conduisait si mal.

J'aurais dû trouver suspect cet accès d'honnêteté mais que voulez-vous, je ne vois le mal nulle part. Et puis le camion était bien sec à l'intérieur et j'en avais ma claque de prendre un bain de siège dans le baquet de la Jeep.

Tout cela pour annoncer qu'à peine étais-je au volant, il sautait dans ma Jeep en me laissant me démerder.

La piste étant trop étroite pour qu'il pût faire demi-tour rapidement, il partit en marche arrière à toute pompe. Il était

pressé de mettre de la distance entre nous. Mais comme il conduisait encore plus mal en marche arrière qu'en marche avant et comme Zébulon avait fini par s'intéresser à mon cas, il eut la même punition et pour le même motif.

Je parcourus les quelques dizaines de mètres qui me séparaient de lui. Je voulais voir quelle tronche il faisait. Je n'avais jamais vu, et je n'ai jamais revu, un mec avec un air aussi niais.

Cette fois, il n'essaya même pas de sortir sa Jeep de la merde. L'aurait-il fait qu'il y aurait réussi, parce que moi au moins, je mets les crabots quand je roule sur une piste merdeuse comme une couche de vieil incontinent.

Mais il n'essaya même pas, persuadé que le sort s'acharnait contre lui. S'il s'était attendu à de la bagarre ou à une leçon de morale, il doit l'attendre encore. Je retournai au camion.

Cet imbécile, croyant que j'étais une sorte de bon Samaritain tout ce qu'il y a de plus demeuré et benêt et que je passais l'éponge en lui remettant son camion sur pieds, me suivait comme un toutou. Il me jurait sur la tête de Gavalardo qu'il m'aiderait à son tour pour ma Jeep. Je me remis en selle, enclenchai le pont avant et le camion sortit du fossé comme une fleur. Le mal était réparé.

À la différence que j'avais sorti le camion en direction des Mamelles et que je m'éloignais à petite vitesse.

Leroidec s'accrocha au rétroviseur, hurlant qu'il me ferait un pont d'or, me suppliant de ne pas me venger aussi basement en agissant tel qu'il l'avait fait, d'une manière qui lui faisait honte, qu'il avait toujours été comme cela, faux-jeton, lâche, traître et dégueulasse mais qu'il allait s'amender, entrer au couvent, est-ce que je sais moi, mais ne me laisse pas tout seul à pieds dans la nuit, mon amour je te ferai des pipes, je connais des putes fabuleuses, tiens, attends, j'ai un portrait-robot dans ma poche, elle est bronzée de partout et elle fait de la gym, comment tu la trouves, mais regarde au moins, arrête ! Salaud !

Je m'arrêtai.

- Que fous-tu sur la piste par ce temps ?
- Je vais à Bidon. Il paraît que le bateau embarque le monde, c'est vrai ? – répondit-il.
- Oui, c'est vrai. Et Riton ? Et Draguélev ? Tu les as vus passer ?
- Oui, je reviens de conduire le petit con à la tribu et j'ai croisé Draguélev au retour. Il roulait comme un dingue ! Tu m'aides pour la Jeep ?

La Jeep sortie du fossé, il n'en pouvait plus de me larmoyer sa reconnaissance. Il m'aurait prêté votre femme pour la nuit si elle avait été là, sur la route.

- Et ma tour, elle est toujours là ?
- Tu vas rire, c'est la seule chose qui tienne encore debout !

Il m'aurait embrassé.

- Tu crois que le bateau va m'attendre ?
- Tu rigoles ! Ils te cherchent partout, ils n'ont pas eu confiance dans l'autre capitaine et ils l'ont foutu à la baille ! Ils étaient en train de te repeindre la cabine quand je suis parti !

Il se rengorgea. Sa tour qui tenait bon, son bateau qui attendait son capitaine. Il reprenait du poil de la bête, brusquement, et aussi de la morgue à mon égard.

- Bon, mon gars il faut que j'y aille. On m'attend ! Tu vas vraiment aux Mamelles ?
- Il le faut bien, j'ai oublié mon parapluie !

Il démarra. Mais voyez comme sont les cons. Il s'était vu si minable devant moi qu'il ne pouvait me quitter sans me mettre plus minable que lui.

Il n'avait pas fait vingt mètres, à bonne distance, quoi qu'il en fût, qu'il s'arrêta et tourna vers moi sa sale petite gueule de bellâtre tropical.

- Connard, bouseux ! Va rejoindre les autres connards aux Mamelles et crevez dans votre merde ! Ton barrage, il ne va pas tenir une semaine, incapable ! Je serai en train de faire le

tour du monde sur mon navire que tu seras encore là à clapoter dans ton boubier en train de contempler ma tour ! Je suis un pro, moi ! Tu entends ? Un pro ! Tous les jours que tu la verras, ma tour, elle te dira merde !

Voilà un type qui savait travailler ses sorties !

C'est avant d'arriver au village javanais, aux pieds des Mamelles que Zébulon donna tout ce qu'il avait dans le coffre. Cela volait tous azimuts, je peux vous le confirmer !

Aurais-je été en Jeep, je me serais envolé aussi, c'est sûr ! Je parvins enfin à ce qui restait du village de Têt-les-Mamelles. Je mis un petit moment à comprendre où j'étais. Dans la lueur des phares qui n'éclairaient guère que la pluie et des objets volants de toutes sortes, il était difficile d'imaginer que les dalles de béton qui s'alignaient de part et d'autre de la route avaient été un village.

Au moins, la vue serait dégagée. Je ne traînai pas dans le coin car, juste au-dessus, il y avait un barrage sur le point d'éjaculer des millions de mètres cubes d'eau. Précocité de godelureau.

C'était la fin de l'après-midi quand j'arrivai à la tribu. L'endroit semblait désert. À l'emplacement où, deux jours avant, s'élevaient ma case et celle de Riton, il ne restait que des débris fichés dans le sol.

Quant aux paillotes, elles s'étaient tout bonnement envolées. La forêt alentour devait être passablement mise à mal. Parfois un arbre passait, résigné comme l'antilope qui va se faire bouffer, griffant quand même le sol pour dire qu'il résistait, mais sans conviction. Et Zébulon l'emportait au loin dans le noir, pour s'en faire des cure-dents.

Même à l'arrêt, j'étais secoué dans mon camion. Ce gros balourd ne comprenait rien à l'histoire qui se jouait, sinon il aurait filé en quatrième vitesse. Mais non, il bronchait et tressautait comme ces chevaux de corrida caparaçonnés qui ne comprennent rien à ces coups dans leurs flancs.

Mais où étaient-ils tous passés ? Avaient-ils fui comme les trois petits cochons quand le loup eut fait ouf et pouf, transformant leurs chaumières en allumettes ?

Soudain j'entendis des coups sourds, comme si le voisin du dessous avait cogné avec son manche à balais pour que j'arrête de piétiner au-dessus de sa tête. Qu'était-ce ? Mon engin était-il en train de couler une bielle en douce ? Je fis ronfler le moteur et avançai d'un petit mètre. Le bruit cessa.

Je laissai couler le camion à sa place primitive. Le bruit recommença. Décidément, Zébulon avait de drôles d'effets sur la mécanique. Il doit exister des pannes cycloniques. De nouveau, j'avançai d'un poil. Le bruit cessa derechef.

Je voulus laisser le camion revenir en arrière, mais il ne bougea pas. Il semblait bloqué. Bon Dieu, quelque avarie dans la transmission ? J'étais frais ! Monter au barrage avec un engin qui ne voulait plus faire marche arrière, cela allait être risqué.

J'engageai la vitesse et tentai de reculer. L'avant du camion se souleva lentement. Qu'est-ce que c'était encore que ce bordel !

À ce moment on frappa à la vitre et je crus avoir une crise cardiaque.

– Putain, patron, il y a dix minutes que tu stationnes sur notre tête. Tu peux pas aller te garer ailleurs ? Ce n'est pas la place qui manque ! Viens, le chef veut te voir !

Le gamin me fit signe de le suivre. Je descendis en me cramponnant pour ne pas m'envoler et je compris pourquoi je ne pouvais plus faire marche arrière : il avait calé une grosse caillasse derrière la roue avant gauche.

Il se glissa sous le camion et je le suivis en vitesse pour ne pas prendre une bordée de cocos sur la caboche. Il disparut dans une trappe qu'il tint soulevée en me faisant signe de me dépêcher. Au temps pour moi, je m'étais en effet tout bonnement garé sur leurs têtes ! Je descendis dans l'abri et restai médusé.

Je veux bien que vous soyez pendu si toute la tribu n'était pas terrée dans ce trou à rat. Les vieilles et les enfants étaient assis en rond en train de faire des tresses ou je ne sais quoi.

De farouches guerriers tapaient le carton sur des caisses de corned-beef, en faisant de grands moulinets imprudents avec leurs haches encensoir, dès qu'ils avaient réussi un bon coup.

Un Papou peint en guerre se tenait dans la lumière fumeuse d'une lampe à huile de coco. Ses mollets, sa taille, ses bras, son cou étaient empagnés de corolles de raphia. Je mis au moins un siècle à reconnaître Gabriel.

Aurais-je été assez gonflé, je lui aurais tapé sur l'épaule et lui aurais assuré qu'avec ce tutu de petit rat et cette fraise Henri Deux il était tout ce qu'il y a de chou.

Pourtant, il ne l'était pas du tout. Il avait un air terrifiant. Il n'avait pas d'os dans le nez, c'était toujours ça !

– Sale temps, non ?

– Le temps n'a rien de sale ! C'est le temps des menstrues, mon cher !

Uniquement pour me faire honte, Gabriel me sermonna lourdement sur ce thème. Un peu à lui de jouer le maître d'école, nous avions eu notre tour !

Et il n'y alla pas de main morte : nous avions violé notre île alors qu'elle s'offrait avec tendresse ! Nous l'avions fait souffrir et nous l'avions fécondée, comme des goinfres, de notre sperme venimeux ! Un sale temps ? C'est parce que nous trouvions sales les menstrues de la femme. Cela nous faisait gerber, le mot même nous dégoûtait. Néanmoins, nous étions prêts à tout pour qu'elles arrivassent et qu'elles emportassent la vie qui nous dégoûtait encore plus.

Maintenant le ventre des Mamelles nous rejetait dans le sang et la violence ! Nous n'y voyions que de la haine et il était prêt à parier que nous allions encore pleurnicher qu'on ne nous aimait pas ! Il n'y avait pas de haine, c'était la vie qui suivait son cours ! Un point, c'est tout !

Que voulez-vous répondre à ça quand vous cherchez vos copains dans la tourmente et que le gars qui vous tient ce discours l'a préparé depuis son certificat d'études ?

- As-tu vu Riton et Draguélev ?
- Leroidec est venu accompagner Riton. Il l'a transporté jusqu'au barrage avec cinq cents kilos de dynamite. Draguélev est arrivé après, en Jeep. Il est parti rejoindre Riton pour l'empêcher de faire la connerie de sa vie. J'espère qu'il le rattrapera à temps !
- Mais tu ne pouvais pas l'en empêcher, toi ?
- Tu sais, avec ce temps, cela m'étonnerait qu'il trouve un grain d'allumette un tant soit peu sec ! À moins qu'il n'ait un briquet, évidemment. Mais cela m'étonnerait : il utilise toujours des allumettes. Ce qui m'inquiète, c'est qu'ils soient broyés par des arbres. Je le leur ai dit à tous les trois. Seul Leroidec est revenu, mais cet homme-là est une vraie saloperie !
- Et le barrage, il ne s'est pas rempli ?
- Jusqu'à la gueule ! Des branches ont dû obstruer la surverse. Mais il a l'air de tenir bon, néanmoins ! Nous le vidangerons dès que le temps sera calmé. Excuse-moi, je ne t'accompagne pas : la pluie ne vaut rien pour mes peintures ! Comment trouves-tu mon costume ? À mon avis, cela fait un peu pédale mais c'est l'uniforme coutumier de mon grand-père !

Que Leroidec fût une saloperie, j'en savais quelque chose. Mais qu'il le fût à ce point, cela forçait l'admiration ! Il avait passé la nuit avec un Riton au trente-sixième dessous mais au lieu de lui remonter le moral, comme vous l'auriez fait, il l'avait travaillé au corps, des heures durant, pour que le gamin n'eût plus qu'une pensée : celle de se venger de tout dans un beau feu d'artifice.

Il lui avait vendu la mort clef en main comme le marchand de carton à qui vous avez acheté la baraque que vous allez passer le reste de votre vie à payer. C'est à dire qu'il ne lui avait fait

miroiter que les avantages en passant sous silence les inconvénients.

Quoi de plus appétissant, en effet, qu'une belle vengeance bien cataclysmique.

Quoi de plus bandant que le désespoir des coupables au moment où ils découvrent avec effroi le raz-de-marée qui va écrabouiller leur sale mentalité, la tête qui la contient et les biens qu'ils n'ont pas cessé d'amasser grâce à elles.

Quoi de plus exaltant que de leur montrer le peu de cas que l'on fait de tout ce à quoi ils tiennent. Le vrai pouvoir, c'est celui qui possède la dynamite et la science de s'en servir, qui le détient. La liberté, il allait le leur montrer, ne tenait en fin de compte que dans un grain d'allumette judicieusement utilisé.

Il avait passé la nuit à monter en charge un Riton qui ne demandait qu'à prêter l'oreille à ses propos. Je l'ai dit et je le répète : il n'y a rien de plus relatif que le bonheur. Quand vous êtes au fond du désespoir sans pouvoir remonter, il n'y a rien de plus apaisant que d'y faire tomber les autres. Plus que les faits objectifs, c'est le différentiel de malheur, ou de bonheur, qui rend la vie supportable ou pas.

Quand nous sommes sur le pont d'une galère, nous sommes heureux d'entendre les autres gémir à fond de cale. Comment, sinon, expliquer que Robinson Crusoé eût quitté son île, si ce n'était pour aller se vanter auprès des mineurs de fond du Pays de Galles et leur raconter combien il y était heureux. Quoi de plus chiant qu'un bonheur sans malheureux pour vous l'envier !

Au matin, Riton était prêt à tout. Leroidec lui avait même fourni la dynamite et le transport, cette ordure. Voilà pourquoi il avait utilisé le camion ! Et voilà aussi pourquoi les Bidonnais, pris de panique, s'étaient jetés à la mer.

Le bruit en avait couru dans les tuyaux des chiottes que Riton avait pétié les plombs. Dorénavant, si sa tour s'effondrait, non seulement il n'y aurait plus aucun témoin pour signaler l'incompétence de Leroidec, mais en plus il pourrait toujours

alléguer, si jamais cela venait tout de même à se savoir, que la rupture du barrage en était la cause. Voilà les seuls plans auxquels cet architecte appliquait son ingéniosité.

Au départ, la piste était encore tout juste praticable. Au retour, si je revenais, il était probable qu'elle ne le serait plus. Déjà, de grosses coulées de terre la coupaient et je dus batailler pour les franchir sans aller au précipice.

Une profonde ravine, où coulait un torrent tumultueux, se creusait entre la piste et le talus amont. Parfois elle était si profonde qu'un homme y aurait disparu corps et biens comme dans une crevasse glaciaire.

La piste commençait à fondre comme un savon. Elle prenait une forme bombée, pas du tout confortable pour y rouler avec un camion.

N'eût été le vent qui m'aurait emporté à Dache ou à Pétaouchnock, il aurait été plus sûr d'y aller à cheval.

Je conduisais comme l'équilibriste au-dessus des chutes du Niagara. Un peu trop à droite et je versais irrémédiablement dans la ravine, un peu trop à gauche et je glissais dans le ravin.

Je peux vous jurer que la ravine est la femelle du ravin. Il fallait voir comment ils me prenaient en tenailles, ces deux-là. Il paraît que le lion et la lionne chassent ainsi. Et si ce n'est pas vrai, ce n'est pas le moment de venir me faire chier avec vos précisions de zoologues.

Je conduisais en crabe, maniant mon volant comme une machine infernale, les fesses serrées, aveuglé par la pluie, bousculé par les tornades. Je me serais passé de cette balade, croyez le bien !

La montée au barrage fut un véritable Golgotha et je pèse mes mots. Dans les passages les plus scabreux, là où je risquais de terminer ce récit avant même de pouvoir l'inventer, je dus descendre du camion, chercher le sol glissant du bout du pied, ce qui n'est déjà pas commode quand vous n'y voyez rien et qu'un imbécile a savonné la piste, mais ce qui l'est plus encore lorsque

cet imbécile s'appelle Zébulon et qu'il ne trouve rien de plus marrant que de vous transformer en manche à air quand vous êtes cramponné aux ridelles, parallèlement au sol.

Parfois, j'avais beau jouer comme un fou de la boîte de vitesses et du volant, rien n'y faisait. Au mieux je n'avancais plus, au pire je me mettais en travers au risque de partir au ravin.

Il fallait alors que je crapahutasse à quatre pattes à l'avant du camion, que je chopasse le câble du treuil, que je le chargeasse sur mon épaule comme une saloperie de croix et que je le déroulasse, toujours à quatre pattes, vers un arbre que je ne voyais pas mais qui devait bien exister, sans quoi j'étais foutu !

Et ce con de câble qui s'emmêlait les pinceaux et se bloquait sur le tambour du treuil ! Putain, le calvaire pour le dérouler, ce câble !

Et la pluie qui m'aveuglait et m'empêchait de voir si je ne me dirigeais pas tout droit dans la ravine !

Et les arbres qui stationnaient tous feux éteints, invisibles dans l'obscurité dès que je m'étais éloigné de plus de vingt centimètres des phares !

Et Simon de Cyrène qui branlait je ne sais quoi au lieu de venir m'aider !

Ensuite, l'arbre trouvé, il me fallait sauter la ravine sans manquer mon coup, m'agripper à la pente glaiseuse, y planter tous mes doigts, des mains et des pieds, me plaquer là comme un morpion sur une paire de roustons quand leur bénéficiaire prend sa douche, grimper micron par micron jusqu'à la visière herbeuse, l'agripper par la tignasse, me hisser tout d'un coup et choper l'arbre par la taille, l'embrasser, le cajoler, lui entourer le câble autour de la taille sans le chatouiller, redescendre en rappel, faire un bras d'honneur à la ravine qui bouillonnait de rage, me mettre au volant, enclencher le treuil et avancer doucement, tout doucement en murmurant des petits mots doux au camion qui gelottait de terreur, lui dire que ce n'était rien,

qu'un cyclone au milieu de la nuit, des trombes d'eau vicieuses et une piste infernale.

Il ne répondait pas, tremblotait des phares et progressait courageusement. Ah, le brave petit camion ! Et puis, évidemment vint le moment où la ravine se vengea.

J'avais entouré le filin autour de ma taille pour sauter par-dessus cette salope en lui faisant la nique, quand ce con de câble, effrayé par je ne sais quoi, m'attrapa par les jambes au moment où je sautai et ne voulut plus me lâcher.

Vous souvenez-vous quand vous êtes venu au monde ? Eh bien cela me fit le même effet, mais en sens inverse ! Putain, la fente grimaçante qui m'entrouvrait ses lèvres, qui m'engloutit, me malaxa, me déglutit, me pétrit dans sa matrice froide, m'emporta dans ses entrailles noyées !

Ce fut le câble qui me sauva. Il se déroula pendant des siècles alors que la ravine m'emportait en hurlant de joie.

Les mecs, au moment de naître, vérifiez que votre cordon ombilical est bien bouclé, il y va de votre sécurité ! Le vieux choc, quand il fut arrivé au bout ! Le peu d'air qui me restait dans les poumons s'en trouva expulsé.

Je ne sais pas ce que je lui fis, à la ravine. Je dus lui donner tant de coups de pieds dans les trompes de Fallope qu'à la fin des fins elle m'expulsa en me traitant de sale étron de merde et que je me retrouvai à plat ventre sur le ventre de cette saloperie de piste à suffoquer et à chougner comme un nouveau-né avant terme.

Une autre fois, ce fut le camion qui faillit mettre les pouces. J'étais encore sur la piste, à jauger mon élan pour sauter sur une chiure de mouche qui faisait saillie sur les écailles de pierres glissantes du talus quand je vis tout à coup les phares qui s'éloignaient doucement en me faisant bye-bye.

Ça y était, c'en était trop pour lui, il baissait les bras. Il me laissait continuer si je voulais. Lui, il se laissait glisser dans l'au-delà. La rage vous fait parfois accomplir des prouesses.

Rarement, mais cela arrive. Vous me direz que ce n'est rien à côté des conneries qu'elle vous fait faire. C'est certain, mais quand cela marche, on appelle ça une prouesse, c'est comme ça.

Bref, je ne sais pas comment je m'y pris, mais sans garder le souvenir d'avoir sauté la ravine ni d'avoir grimpé la pente, je me retrouvai au pied d'un arbre en train d'embrasser autant que je pouvais de longueurs de filin pour dévider le treuil.

Ceci fait, je tournai comme un fou autour de mon arbre, pour freiner le câble qui glissait peu à peu autour du tronc, et je fis ce nœud spécial pour sauver les camions les jours de cyclone, nœud que j'avais appris un jour dans un bouquin de cul, un numéro spécial qui traitait du nœud, et que j'avais retenu par cœur à tout hasard. Comme quoi il y a toujours quelque chose à tirer de la littérature de bidet.

Je dus mettre la nuit entière pour tirer mon camion tout le long de la piste. En arrivant sur l'esplanade qui surplombait le barrage, j'étais quasiment moribond.

La Jeep de Draguélev était garée mais ni lui ni Riton n'était en vue. S'il y a des mecs qui s'emmerdent en Auvergne ou dans le Pas-de-Calais, je leur dis : restez-y, les gars ! Vous ne connaissez pas votre bonheur ! Ici, il fait tiède, c'est tout ce qu'il y a de mieux.

Mais avec un bon paletot et des mitaines pour supporter vos frimas, vous serez comme des coqs en pâte, croyez-moi ! Et en plus, vous n'aurez pas de morilles entre les doigts de pied !